

# **LÉNA OU LE SECRET**

*Aurélié COUPAMAN, Lydia KRYM et Aurélié NOWACZYK  
Stéphanie MAILLAND*



## Introduction

L'œuvre de Marguerite Yourcenar est ouverte sur de multiples cultures mais on doit constater la place toute particulière qui est faite à l'Antiquité classique. D'ailleurs Marguerite Yourcenar témoigne dans un de ses livres que ce rapport intense qu'elle entretient avec l'Antiquité remonterait à sa propre enfance : « J'eus une chèvre blanche dont Michel dora lui-même les cornes, bête mythologique, avant que je sache ce qu'était la mythologie ». Dans *Feux* elle reprend des mythes antiques de façon plus ou moins explicite et joue sur les données des textes antérieurs pour s'approprier l'histoire.

Dans « Léna ou le secret », cinquième nouvelle du recueil, Marguerite Yourcenar se réapproprie un évènement historique. En effet elle relate le meurtre d'Hipparque, le célèbre tyran d'Athènes issu de la famille des Pisistratides, tué par deux hommes : Harmodios et Aristogiton en 514 avant J.C. Elle centre son texte sur le personnage de Léna, personnage très discret voire absent chez certaines sources historiques, notamment chez Hérodote, Thucydide et Aristote, les trois principaux historiens antiques. Marguerite Yourcenar construit son personnage et son récit à partir de bribes de textes d'auteurs qui sont un peu plus tardifs et qui mentionnent le nom de cette courtisane au statut un peu flou. On peut notamment retenir des auteurs comme Plinie l'Ancien, Pausanias ou Plutarque pour les plus connus. Cette femme aurait résisté à la torture sans trahir les tyrannoctones. À ce propos il nous faut noter

une différence non négligeable entre la nouvelle et les sources. En effet dans *Feux* Léna n'est absolument pas considérée comme une actrice véritable du complot qui se joue contre Hipparque mais beaucoup plus comme une victime.

Marguerite Yourcenar nous raconte cet événement de manière très personnelle, notamment en introduisant son célèbre « triangle yourcenarien ». En effet elle tire parti du flou qui existe sur le statut de Léna pour en faire un personnage complexe imbriqué dans des situations plus tendues. Ainsi on retrouve trois personnages principaux, deux hommes et une femme, dont un est rejeté. Harmodios et Aristogiton vivent un amour viril et Léna tente par tous les moyens de se rapprocher de ce duo mais cela semble rester une quête vaine. Un deuxième trio est à l'œuvre dans cette nouvelle. Hipparque entretenait une relation privilégiée avec Harmodios, relation que les sources signalent et qui est brisée par l'arrivée d'Aristogiton. Harmodios semble donc être au centre des convoitises et c'est de la complexité des sentiments que naissent les désirs de vengeance de chacun. Là encore Marguerite Yourcenar crée son propre personnage en dotant Hipparque d'un comportement possessif et violent qui manifeste sa jalousie.

D'autre part la nouvelle se caractérise par un brouillage temporel et religieux. Il semble que l'on ait affaire à une Athènes contemporaine autant qu'à une Athènes antique, si ce n'est plus. En effet Marguerite Yourcenar dans sa préface nous dit :

« L'histoire de Léna s'inspire du peu qu'on sait de la courtisane de ce nom qui participa en 525 avant notre ère au complot d'Harmodius et d'Aristogiton, mais la couleur locale grecque moderne et l'obsession des guerres civiles de notre temps recouvrent presque complètement dans ce récit le tuf du VI<sup>e</sup> siècle ». <sup>68</sup>

---

<sup>68</sup> YOURCENAR, Marguerite. *Feux*. [1936]. Paris : Gallimard, 1974. (Coll. L'Imaginaire). p 12.

Puis plus loin elle précise encore « Un parti pris très net de surimpression mêle partout dans *Feux* le passé au présent devenu à son tour passé ».

On sait que ce livre tire son origine de la « crise passionnelle » vécue par Marguerite Yourcenar. L'auteur par ses nouvelles nous donne quelques explications mais toujours de manière cryptique. Néanmoins « Léna ou le secret » semble être la nouvelle qui se prête le plus à une lecture autobiographique, sachant que l'auteur a pu avoir des sentiments pour un homme lui-même attiré par la gente masculine. Les nouvelles peuvent apparaître comme une sorte de réponse à la « crise ». Marguerite Yourcenar dépeint les différentes passions qui peuvent ronger dans l'amour. On peut alors s'interroger sur le « feu » qu'elle nous présente dans cette nouvelle et essayer de le caractériser. Ainsi Léna semble être un personnage représentatif de l'amour abnégation. L'amour pour une personne, lorsque il n'est pas ou plus partagé, peut entraîner une perte de soi même, cela se voit aisément dans le comportement de Léna. Mais une autre caractéristique est palpable, il semblerait que ce soit dans le rejet que l'être humain s'accroche encore plus. Le sacrifice de Léna mérite alors un commentaire, on peut supposer que cette mutilation permet un ultime rapprochement avec ses héros.


Par ailleurs il est intéressant de commenter la place de la nouvelle dans l'économie générale de l'œuvre. En effet le recueil est composé de neuf nouvelles entrecoupées de « pensées détachées ». On peut donc considérer « Léna ou le secret » comme le centre du recueil. En ce sens cette nouvelle joue un rôle de charnière. Marguerite Yourcenar dans sa préface nous rappelle que l'amour est un des thèmes les plus rebattus de la littérature, mais que toutefois ce n'est pas l'amour en lui-même qui est intéressant. Pour elle « ce qui semble évident, c'est que cette notion de l'amour fou, scandaleux, mais imbu néanmoins d'une sorte de vertu mystique, ne peut guère subsister qu'associée à une forme quelconque de foi en la transcendance [...] ». Elle précise dans les dernières pages de sa

préface que ce qu'elle croyait glorifier à travers ses textes « s'associe très visiblement à des passions plus abstraites, mais non moins intenses, qui prévalent parfois sur l'obsession sentimentale et charnelle ». Ainsi pour Marguerite Yourcenar à travers cette souffrance endurée dans le sentiment amoureux, il faut trouver le chemin qui mène à la transcendance. « Léna ou le secret » intervient juste avant « Marie-Madeleine ou le salut », ainsi elle semble être une transition entre les nouvelles qui traitent des simples passions amoureuses et les nouvelles qui aspirent à la transcendance, (on voit notamment Léna se rapprocher d'Harmodios sans cesse divinisé), pour arriver à « Marie-Madeleine ou le salut » dans laquelle la troisième personne du trio sera Dieu lui-même.

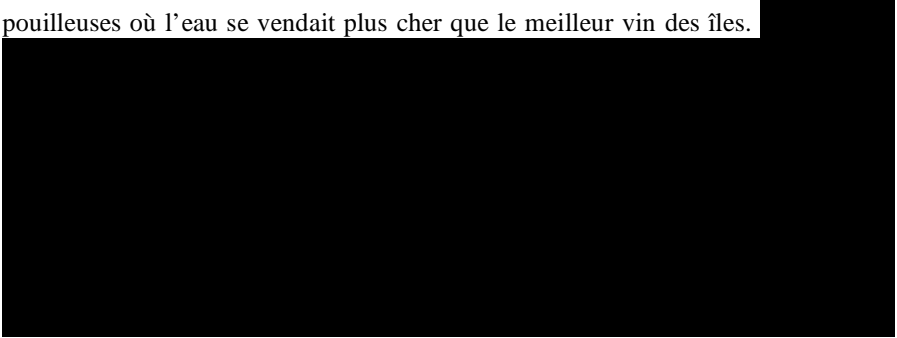
Enfin cette nouvelle donne à réfléchir sur le langage. Le sacrifice final de Léna qui se mutile la langue peut être comparé à la manière choisie par l'auteur pour évoquer sa vie personnelle. Marguerite Yourcenar ne nous dit rien, elle se refuse à parler de sa vie personnelle de façon explicite, en quelque sorte ne s'empêche-t-elle pas de parler ? Toutefois elle se distingue de son personnage car elle utilise tout de même le langage : celui de l'écrit, dont elle use sans modération et avec toutes ses subtilités pour le plus grand plaisir des lecteurs.

## « Léna ou le secret »

Léna était la concubine d'Aristogiton<sup>69</sup> et sa maîtresse bien moins que sa servante.



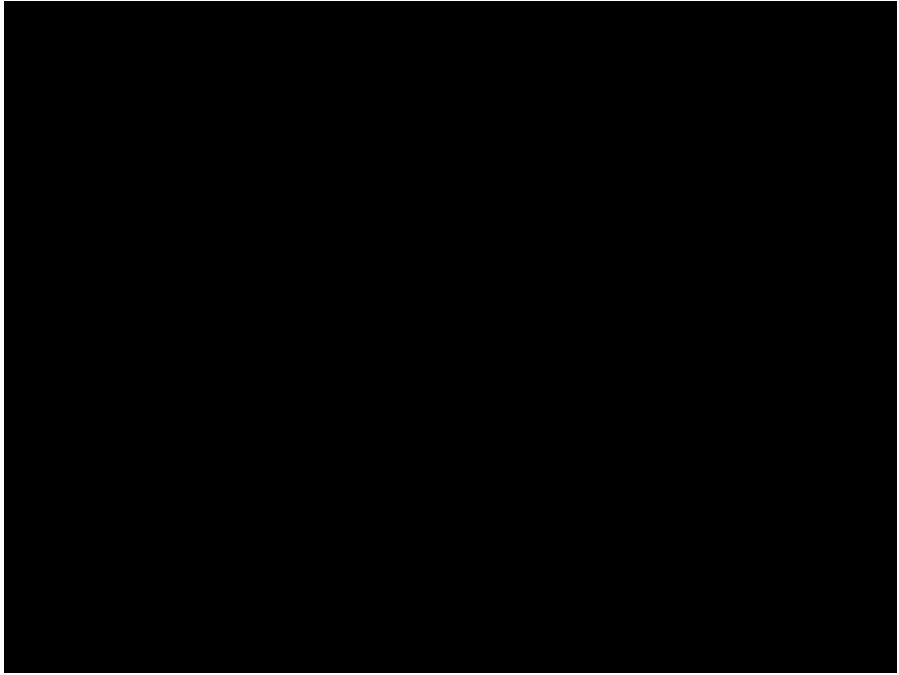
Il s'était fait inscrire au concours de boxe d'Olympie ; il avait consenti à ce qu'elle fût du voyage : elle avait supporté sans se plaindre la poussière du chemin, l'amble<sup>70</sup> fatigant des mules, les auberges pouilleuses où l'eau se vendait plus cher que le meilleur vin des îles.




---

<sup>69</sup> Le terme concubine vient du latin *concupina* et signifie « femme illégitime ». Ainsi Léna n'est pas officiellement liée à Aristogiton et reste subalterne par rapport à lui.

<sup>70</sup> Amble : allure d'un cheval qui lève en même temps les deux jambes d'un même côté. Autrefois cette allure douce était réservée aux femmes, aujourd'hui elle est considérée comme un défaut.



Comme une chienne qui suit de loin sur la route son maître parti sans elle, Léna reprit en sens inverse le long chemin montueux où les femmes se hâtaient, dans les endroits déserts, craignant de voir des satyres<sup>71</sup>. Dans chaque auberge de village où elle entrait pour acheter un peu d'ombre et un café flanqué d'un verre d'eau, elle trouvait le patron encore occupé à compter les pièces d'or négligemment tombées des poches de ces deux hommes : partout, ils avaient pris les meilleures chambres, bu les meilleurs vins, obligé les chanteurs à brailler jusqu'à l'aube : l'orgueil de Léna, qui était encore de l'amour, pensait les plaies de son amour, qui était encore de l'orgueil<sup>72</sup>. 

---

<sup>71</sup> Les satyres sont des demi-dieux rustiques à jambes de bouc, aux longues oreilles pointues. Ils ont des cornes et une queue, et leur corps est couvert de poil. Ces créatures vivent dans les bois et accompagnent souvent Dionysos (dieu du vin). Elles sont craintes par les mortels qui redoutent en eux les débordements incontrôlés et néfastes de la Nature.

<sup>72</sup> Cette phrase peut être vue dans un premier temps comme un chiasme. Cette figure consiste à croiser les éléments de la phrase lorsqu'on les reprend. On peut aussi dire que c'est une tautologie, c'est-à-dire une figure de répétition d'une même idée par l'emploi de termes différents. Cela crée une impression de redondance. On voit que les deux propositions de la phrase sont construites sur la même syntaxe, les termes étant



[REDACTED] Le garagiste de Patras lui apprit qu'il se nommait Harmodios ; le maquignon<sup>73</sup> de Pyrgos parlait de ses chevaux de courses ; le passeur du Styx<sup>74</sup>, que ses fonctions obligeaient à fréquenter les morts, savait qu'il était orphelin et que son père venait d'aborder sur l'autre rive des jours ; les voleurs de grand chemin n'ignoraient pas que le tyran d'Athènes l'avait comblé de richesses ; les courtisanes de Corinthe croyaient savoir qu'il était beau. [REDACTED]

[REDACTED] A Mégare, l'employé de l'octroi apprit à Léna qu'Harmodios ayant refusé de laisser la voie libre au char du chef de l'État, Hipparque avait violemment reproché au jeune homme son ingratitude, ses fréquentations plébéiennes<sup>75</sup> : ses miliciens avaient repris de force possession du char de feu qu'il ne lui avait pas donné, disait-il, pour s'y promener en compagnie d'un boxeur. [REDACTED]

---

inversés. Ainsi, l'amour est cerné par l'orgueil, il y a une réciprocité entre les deux. On peut penser que Léna est tiraillée entre amour et orgueil.

<sup>73</sup> Maquignon : marchand de chevaux, de bétail, ou bien personne qui utilise des moyens frauduleux, des procédés indécents lorsqu'elle fait des affaires.

<sup>74</sup> Il s'agit de Charon, un vieillard dont le rôle est de faire passer les âmes des morts de l'autre côté du fleuve infernal, le Styx. Il exige de ses passagers, qu'il transporte par barque, un tribut financier.

<sup>75</sup> Plébéiennes : sans éducation, peu raffinées.

L'absence de fiançailles ne rassure qu'à demi cette innocente qui se trompe de danger : Harmodios a fait entrer le malheur dans cette maison comme une maîtresse voilée<sup>76</sup> ; elle se sent délaissée pour cette femme impalpable. Un soir, un homme dans les traits usés de qui elle ne reconnaît pas le visage multiplié à l'infini par les timbres-poste et les pièces de monnaie à l'effigie d'Hipparque vient frapper à la porte de service, demande timidement le morceau de pain d'une vérité<sup>77</sup>.

Quelques jours plus tard, Harmodios découvre au pied de la source Clepsydre<sup>78</sup> son ami victime d'un guet-apens : il appelle Léna pour l'aider à transporter sur l'unique divan de la maison le corps du boxeur tatoué de coups de couteau : leurs mains noircies par l'iode se rencontrent sur la poitrine du blessé.

---

<sup>76</sup> Léna semble reprocher à Harmodios d'être la cause de l'abandon dont elle est victime de la part d'Aristogiton. Mais elle croit que c'est Irini, la sœur d'Harmodios, qui détourne Aristogiton d'elle.

<sup>77</sup> « Le morceau de pain d'une vérité » est un raccourci qui coordonne plusieurs éléments n'étant pas sur le même plan syntaxique ou sémantique. Le « morceau de pain » fait référence au mendiant qui réclame un peu de nourriture, tandis que la « vérité » est ce à quoi aspirent Hipparque, et plus largement Léna, qui cherchent tous deux à savoir ce que préparent Aristogiton et Harmodios. Hipparque semble ici en quête de vérité, quête pour laquelle il se rabaisse au niveau social du mendiant. Le motif du travestissement a déjà été longuement évoqué dans le deuxième récit intitulé « Achille ou le mensonge ».

<sup>78</sup> La source Clepsydre, dans l'Antiquité grecque, était utilisée par les citoyens et servait à limiter le temps de parole de chacun. L'eau était utilisée comme mesure, rendant ainsi le temps de parole égal pour tous.

Pour se faire oublier, ils partent avec quelques amis camper sur le Parnès à la mode crétoise ; ils lui cachent l'emplacement de la caverne où ils dorment ; elle est chargée de leur fournir des aliments qu'elle dépose sous une pierre comme s'il s'agissait de morts rôdant sur les confins du monde : elle apporte en offrande à Aristogiton le vin noir, les quartiers de viande saignante sans réussir à faire parler ce spectre exsangue<sup>79</sup> qui ne lui donne plus de baisers.

Elle touche timidement ses genoux, ses pieds nus, pour s'assurer qu'ils ne sont pas glacés ; elle croit voir dans les mains d'Harmodios la baguette de sourcier d'Hermès conducteur d'âmes<sup>80</sup>. Leur retour dans Athènes s'effectue entre les chiens de la peur et les loups de la vengeance : des figures grotesques de hobereaux<sup>81</sup> sans fortune, d'avocats sans causes, de soldats sans avenir se glissent dans la chambre du maître comme des ombres portées par la présence d'un dieu.

On l'emploie en vue d'une fête de sport à coudre des croix ansées sur des robes de laine brune<sup>82</sup>. Des

---

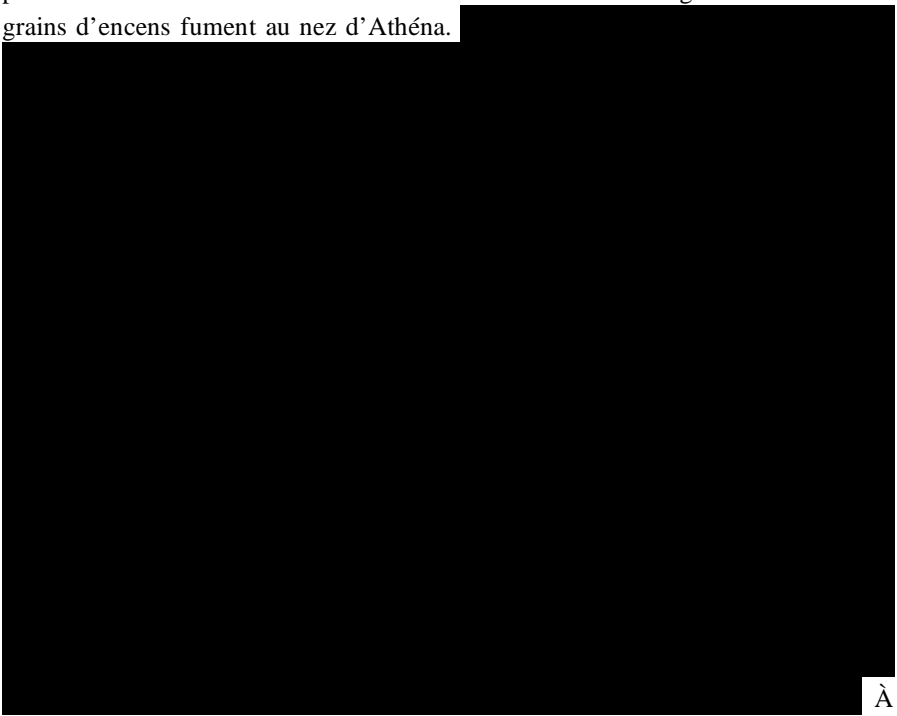
<sup>79</sup> Exsangue : terme témoignant de la pâleur de quelqu'un. Il désigne aussi quelqu'un qui a perdu beaucoup de sang, ou quelqu'un qui est dépourvu de force, de vigueur. Le terme est utilisé précédemment dans la nouvelle intitulée « Antigone ou le choix » et désigne Antigone. Dans ce récit, il désigne Aristogiton. Celui-ci, qui s'éloigne de plus en plus de Léna, semble un fantôme pour elle. De plus Aristogiton, dans ce passage, est sans cesse désigné par des expressions rappelant la mort. On peut penser que le désigner ainsi permet d'annoncer qu'il va mourir.

<sup>80</sup> Hermès est le messager des Dieux. Il guide les voyageurs et transporte les âmes des morts vers l'Enfer. C'est le père du Dieu Pan, dieu des bergers et des troupeaux. C'est à lui que Marguerite Yourcenar dédicace ce recueil.

<sup>81</sup> Le hobereau est un gentilhomme campagnard.

<sup>82</sup> Les « croix ansées » font référence à la croix gammée nazie, et les « robes de laine brune » ne sont pas sans rappeler les chemises des enfants embrigadés dans les Jeunesses Hitlériennes. On peut aussi voir ici une référence au tissage du *peplos* par les

lampes brûlent ce soir-là sur tous les toits d'Athènes : les jeunes filles nobles préparent leur robe de communicante pour la procession du lendemain : on remet en plis au fond du sanctuaire les cheveux roux de la Sainte Vierge<sup>83</sup> : un million de grains d'encens fument au nez d'Athéna.



À

l'heure où le ciel est d'or comme ce cœur inaltérable, la bonne Léna ramène à la maison l'enfant décoiffée, dépouillée de sa corbeille : Harmodios éclate de joie devant cette avanie<sup>84</sup> souhaitée. Léna agenouillée sur le pavé de la cour, dodelinant la tête comme une chanteuse de funérailles, sent se poser sur son front la main de

---

jeunes arrhéphores. En effet des jeunes filles ont pour tâche de tisser le drap que porte Athéna et qui représente le combat entre la déesse et les Géants. Il est offert à la déesse lors de la procession des Panathénées.

<sup>83</sup> L'expression « la Sainte Vierge » fait référence à la Vierge Marie, ce qui semble annoncer le récit suivant qui est « Marie-Madeleine ou le salut ». D'autres références au christianisme annoncent ce récit.

<sup>84</sup> Avanie : affront public, humiliation. L'« avanie souhaitée » désigne l'humiliation dont est victime Irini, la sœur d'Harmodios. Cet épisode est rapporté par les historiens antiques.

ce dur garçon qui ressemble à Némésis<sup>85</sup> : les insultes du tyran, ses menaces qu'elle répète sans tenter de les comprendre prennent dans sa voix atone l'horrible platitude de verdicts sans appel et du fait accompli.

À l'heure où le ciel montre son visage rouge<sup>86</sup>, elle voit les deux amis disparaître dans l'engrenage des colonnes comme au fond d'une machine à broyer le cœur humain pour en extraire un dieu. Des cris, des bombes explosent : le frère aîné d'Hipparque<sup>87</sup>, éventré sur l'autel couvert de sang et de braises, semble offrir ses entrailles à l'examen des prêtres : Hipparque blessé à mort continue à hurler des ordres, s'appuie à une colonne pour ne pas tomber vivant.

Des limiers<sup>88</sup> se jettent sur elle ; on

---

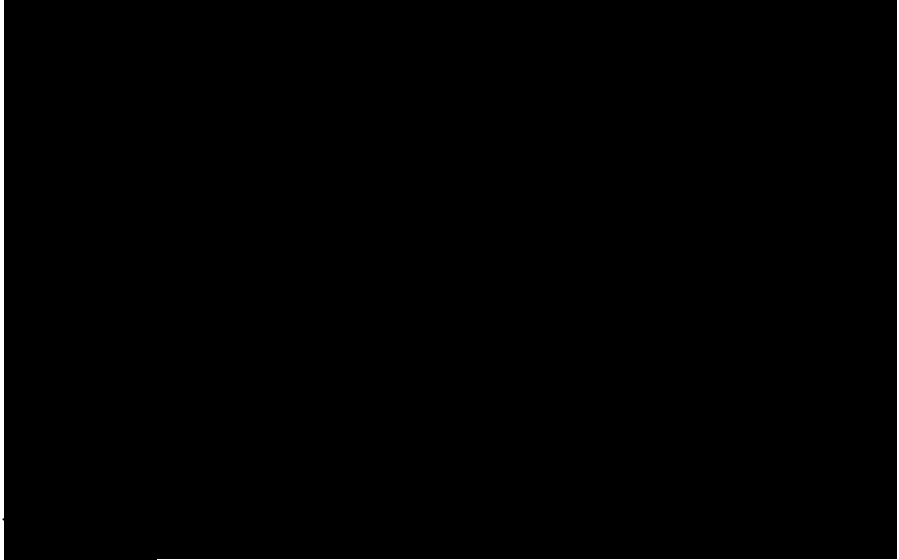
<sup>85</sup> Cette divinité personnifie la vengeance divine. Aimée de Zeus, c'est une des filles de Nyx (la nuit).

<sup>86</sup> « Le visage rouge » de la ville symbolise le crépuscule, c'est-à-dire le coucher du soleil. On est donc en fin de journée, tout comme le Tyran et les Tyrannoctones sont en fin de vie.

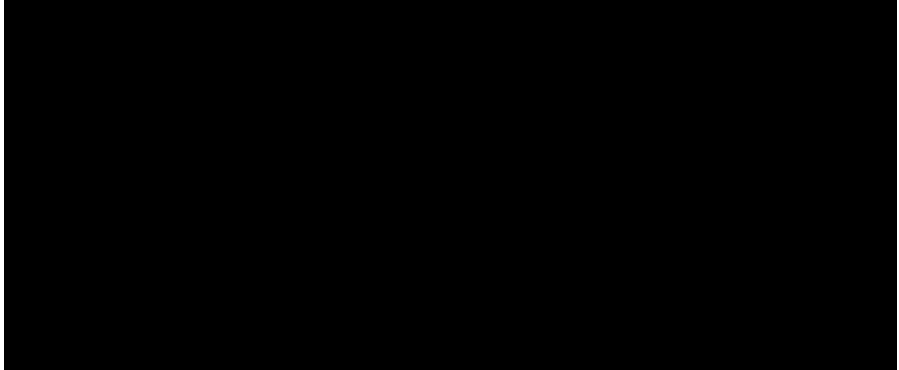
<sup>87</sup> Il s'agit de Thettalos, qui selon Aristote aimait Harmodios.

<sup>88</sup> Les limiers sont des chiens de chasse utilisés dans la chasse à courre pour rechercher du gibier.

ligote ses mains qui perdent aussitôt leur aspect usagé d'ustensiles de ménage, deviennent des mains de victime, des phalanges de martyr ; elle monte dans la voiture cellulaire comme les morts montent en barque.



Savait-il que le maître ne le détestait pas, eût pardonné ? Parlait-il souvent de lui ? Était-il triste ?<sup>89</sup>



Un flot de sang lui jaillit de la bouche comme au cours d'une

---

<sup>89</sup> Cette énumération de questions prend la tournure d'un interrogatoire. Cependant, Léna ne dit pas qu'elle ne sait rien. Comme Hipparque, elle a été abandonnée, délaissée. Les deux personnages sont donc rapprochés par leur solitude.

hémoptysie<sup>90</sup>. Elle s'est coupé la langue pour ne pas révéler les secrets qu'elle n'avait pas.<sup>91</sup>

---

<sup>90</sup> L'hémoptysie est une hémorragie provenant du poumon ou des bronches.

<sup>91</sup> Cette dernière phrase de la nouvelle fait référence à la statue de « Léania », la « lionne sans langue » dont parle Pausanias, entre autre. Cette figure symbolise le mutisme de Léna face à la torture. L'idée que Léna se laisse couper la langue alors qu'elle ne connaît pas le secret instaure un paradoxe.

## Annexes

### Extrait de *Description de la Grèce* de Pausanias

*Cet historien grec du II<sup>e</sup> siècle après Jésus Christ constitue une source précieuse quant à la connaissance de la Grèce antique. En effet son ouvrage intitulé Description de la Grèce constitue une source d'une grande importance. Dans le passage proposé, l'auteur nous relate l'épisode de l'assassinat d'Hipparque. Contrairement aux auteurs grecs antiques, il parle de Léna. Il va même jusqu'à dire qu'il est le seul à parler d'elle. Cette version du fait historique permet donc de comparer cette version avec celle de Marguerite Yourcenar.*

[...] 23.1. Les Grecs racontent entre autres choses qu'il y eut sept sages, au nombre desquels le tyran de Lesbos et Périandre, le fils de Kypsélos. Or Pisistrate et son fils Hippias montrèrent des qualités d'humanité et de sagesse supérieures à celles de Périandre, tant à la guerre que dans l'organisation de la vie civile, jusqu'à ce que la mort d'Hipparque entraîna Hippias à s'abandonner à la colère, en particulier sur une femme du nom de Léania (lionne). 23.2. Celle-ci en effet, à la mort d'Hipparque (je dis là une chose qui n'a pas été précédemment rapportée dans l'histoire, mais que la majorité des Athéniens tient pour assurée)<sup>92</sup>, Hippias donc la tortura jusqu'à l'en faire mourir<sup>93</sup>, sous prétexte qu'il savait qu'elle était l'amie d'Aristogiton et parce qu'il considérait qu'elle n'avait rien ignoré du complot. C'est pourquoi, quand la tyrannie des Pisistratides eut pris fin, les Athéniens ont élevé une lionne de bronze en souvenir de cette femme ; près d'elle, il y a une statue d'Aphrodite que l'on dit être une consécration de Callias et une œuvre de Calamis. [...]

PAUSANIAS. *Description de la Grèce*. [II<sup>e</sup> siècle ap. JC]. Livre I « L'Attique ». Texte établi par M. Casevitz, traduit par J. Pouilloux, commenté par F. Chamoux. Paris : Les Belles Lettres, 1992. pp. 72-73.

---

<sup>92</sup> En réalité, Pausanias n'est pas le seul à parler de « Léania ». En effet d'autres auteurs comme Pline l'Ancien ou Athénée l'évoquent aussi.

<sup>93</sup> Cette référence à la torture n'est pas sans rappeler *Feux* : dans le récit « Léna ou le secret », la jeune femme est torturée car elle laisse croire à ses tortionnaires qu'elle sait tout du complot. Ici, elle sait réellement des choses sur le complot, mais ne cède pas à la torture et garde le secret.



## *Pindare de Marguerite Yourcenar*

*Il s'agit d'un des premiers ouvrages publiés par Marguerite Yourcenar. En effet, en 1932, elle écrit Pindare. Dans cet essai, elle tente de comprendre la vie de ce poète thébain du Ve siècle avant Jésus Christ. Dans ce passage, Marguerite Yourcenar se penche sur la connaissance du meurtre d'Hipparque qu'a Pindare. On voit donc se dessiner un parallèle entre la nouvelle « Léna ou le secret » et cet extrait de Pindare, car l'histoire telle qu'elle est décrite et vue est la même, à quelques détails près.*

La vie politique d'Athènes dut surprendre cet aristocrate thébain. Depuis les dernières réformes de Clisthène, la cité pouvait passer pour l'une des plus démocratiques de l'époque. Elle venait, une dizaine d'années plus tôt, de renverser la tyrannie intelligente et lettrée des Pisistratides<sup>94</sup> ; il y avait quatorze ans qu'Hipparque était tombé sous le poignard d'Harmodios.

La liberté qu'on y avait gagnée était sans doute assez mal répartie. On peut croire que sur cent athéniens, quarante-neuf étaient opprimés par les cinquante-et-un autres qui constituaient la majorité, et c'est encore, après tout, le mode de gouvernement le moins tyrannique possible. Aristote nous affirme que, vers les premières années du Ve siècle, celui d'Athènes méritait de grands éloges.

On ne sait quelle idée s'en fit Pindare. Partisan naturel des nobles, il dut être surtout frappé de certaines qualités viriles et traditionnelles qui trouveront sous peu leur emploi à Salamine. Les deux Tyrannoctones, Harmodios et Aristogiton, n'avaient agi que pour des motifs tout personnels de vengeance ; ils n'en étaient pas moins considérés comme les héros de la liberté athénienne. Pindare ne vit dresser qu'une vingtaine d'années plus tard leur image de bronze sur l'Acropole<sup>95</sup> ; du moins entendit-il les chansons célébrer les deux jeunes hommes, meurtriers cachant leurs glaives sous des rameaux de myrte, auxquels Platon devait consacrer l'une des plus belles phrases du Banquet. Peut-être assista-t-il à l'érection de la statue de la « lionne sans langue », Laena, la concubine d'Harmodios, qui, mise à la torture, cracha la sienne au visage du tyran<sup>96</sup>.

YOURCENAR, Marguerite. *Pindare*. Paris : Grasset, 1932. pp. 63-65.

---

<sup>94</sup> La tyrannie exercée par Hippias est renversée en 510 avant Jésus-Christ, soit quelques années après le meurtre d'Hipparque. La réforme de Clisthène, quant à elle, date de 508 avant Jésus-Christ et pose les bases de la démocratie athénienne.

<sup>95</sup> Voir la statue présentée dans l'annexe 3.

<sup>96</sup> Voir la note sur la dernière phrase du récit « Léna ou le secret », et l'annexe 3.

## Statue des Tyrannoctones

*Cette statue a été érigée sur l'Acropole une fois que la tyrannie des Pisistratides, représentée par Hippias, a pris fin. À l'origine, elle était en bronze. Il s'agit ici d'une copie en marbre retrouvée en Italie. Cette statue représente les Tyrannoctones Aristogiton (à gauche) et Harmodios (à droite, qui tient le poignard) qui ont été les acteurs de l'assassinat d'Hipparque. Cette statue présente le fait historique tel qu'il était vu par les Athéniens durant l'Antiquité.*



© 2007, Encyclopædia Universalis/Erich Lessing, AKG

Copie romaine en marbre de la statue en bronze des Tyrannoctones réalisée en 477 avant J.-C. par Critios et Nésiotès. Musée archéologique de Naples.<sup>97</sup>

---

<sup>97</sup> <<http://universalis.bibliotheque-nomade.univ-lyon2.fr/article2.php?nref=T000001>> [consulté le 11/11/09, accès sur abonnement uniquement].